

recommandée. Il avait dû s'adresser à Krauss directement — Krauss dont la Spiel¹ lui avait dit le plus grand bien —, pour que Brugsch se décide à avouer qu'ils avaient pensé mettre en concurrence deux approches différentes du même sujet. Toujours pareil ! Neurologie *contre* psychanalyse. Psychanalyse *si* neurologie... Bon, ça s'était arrangé parce qu'il avait laissé à Kutzinski les articles sur l'hystérie. Moyennant quoi il s'était réservé un exposé plus vaste et plus complet sur les psychonévroses, ce qui n'était pas plus mal, et même beaucoup mieux. Quarante-huit pages ! Maintenant, il fallait y arriver... Il y pensait de plus en plus souvent, entre la lecture des épreuves pour le nouveau *Jahrbuch* et la recherche d'un sujet pour son intervention au prochain congrès de Dresde, fin septembre. Il lui arrivait même d'y songer pendant les séances, et alors l'angoisse le saisissait de ne pas donner à Krauss un article digne de la tribune que lui offrait l'encyclopédie.

Freud bâilla longuement. S'étira. « *Basta per oggi !* »² murmura-t-il. *Ach ?* Se redressa d'un coup de reins. Il venait de ressentir, une fois encore, une légère douleur dans la bouche. Comme une irritation du voile du palais, du côté droit. C'était relativement récent. Très supportable. Il y passa plusieurs fois la langue. Non, on ne pouvait pas dire qu'il y eût enflure. Heureusement. Et ça disparaissait assez vite. Ça se manifestait chaque fois qu'il avait un peu trop fumé dans la journée. Il compta les restes de *Trabuccos* dans le cendrier. Oui, bien sûr, il exagérait... C'était la faute à *Das Mädchen aus der Fremde*, la jeune fille venue de loin dont parle Schiller, qui lui avait rendu visite tardivement. A cause d'elle, en réalité, et non à cause de Krauss ou de Brugsch...

Freud se mit debout. Remonta son pantalon. Repoussa le fauteuil par le dossier. Eteignit la lampe du bureau. Puis il traversa le cabinet en se dirigeant dans le noir sans difficulté.

Levé de bonne heure, Gide profita de ce que les chats n'étaient pas encore sortis du grenier pour amener l'étourneau

¹ . Probablement Sabina Spielrein.

² . « Assez pour aujourd'hui ! »

dans le potager. Tout annonçait que la journée de ce samedi allait être belle : la pureté de l'air, la clarté intense du ciel, une inhabituelle fébrilité de la faune volante alentour... A un moment, l'oiseau dut reconnaître le cri d'un de ses congénères, car de muet il se mit soudain à piailler désespérément, comme s'il cherchait à rameuter tout ce que la contrée comptait de volatiles de son espèce.

Gide imagina naïvement que les cris de son petit pensionnaire tombant dans une cochlée accueillante, il n'était pas impossible qu'il reçût une réponse ; et qu'ainsi son [pwi] appelant le [pi]u, et le [pi]u créant le [pwi] en retour, il pourrait être le premier écrivain français de sa génération à assister aux premières loges, assis sur la chaise qu'il avait descendue dans le potager, à cette grande première de la Nature que serait l'entrée *in vivo* d'un sansonnet mâle dans l'orbe du langage des sternidés.

Las, il attendit longtemps le miracle sur sa chaise. A huit heures, découragé, il remonta l'oiseau dans la lingerie. Découragé ? Non, pas découragé. Seulement fatigué d'être assis. Comme Julius de Baraglioul dans le dernier chapitre des *Caves...* « Et moi qui commençais à vous aimer ! » murmura-t-il, se citant, à l'adresse de la petite boule de plumes qu'il tenait entre ses doigts. Il résistait mal à l'envie de la serrer. Très fort.

« *Was sich dort bildet und mir sicher gleicht*¹ » relut Lou. C'était le début du quatrième quatrain du *Narcisse*. Rainer l'avait écrit en avril de l'année passée. A Paris. Et il l'avait copié pour elle durant son séjour à Göttingen. En juillet.

« *Das langt aber Droujok*² ! » protesta Lou, repoussant du pied son chien qui, depuis un moment, léchait et mordillait ses orteils qu'elle avait nus. Vexé, Droujok s'éloigna et s'alla mettre en boule sur l'une des deux grandes peaux d'ours de Willy Brandt. Il soupira et ne la regarda plus qu'à la dérobée. Elle avait décroché celle-ci du mur ce matin, dans l'intention de la battre sur le balcon, mais, entre-temps, elle avait repensé au poème reçu de Rainer, à sa réponse de mercredi dernier, et elle avait eu envie d'y donner une suite. La peau d'ours, que Willy avait ramenée de Russie au prix de bien des dangers (elle adorait que ce fût le cas), était restée sur le parquet.

¹. « Ce qui prend forme là et me ressemble ».

². « Ca suffit, Droujok ! »

Et c'est en lisant et en relisant *Wendung*¹ qu'elle avait eu l'intuition brusque d'une secrète parenté de ce poème avec celui de l'an passé. Notamment ce qu'il dit sur la femme :

*das mochte so in einer Frau vielleicht
innen entstehn ; es war nicht zu erreichen,*

là, on passait au quatrain suivant :

*wie ich danach auch drängend in sie drang*²

Quel diable d'homme était Rainer ! Aussi loin qu'elle cherchât autour d'elle, il n'y en avait qu'un auquel elle pût le comparer, et encore était-ce par de bien curieux détours : son frère Eugène. Eugène von Salomé. Le troisième de ses cinq frères. Son préféré. Comme Rainer, il n'était pas beau. Comme lui il était, malgré cela, aimé des femmes. Il y avait du démoniaque en lui, et bien que ce trait de nature fit totalement défaut au comportement de Rilke, on pouvait le voir, libéré de toute appréhension et de toute entrave, dans la façon particulière qu'il avait de tourner autour des êtres et des choses, de les aborder du dehors comme s'il venait tranquillement de faire un petit trajet par leur dedans. Oui, c'est ça. Comme s'il vous bondissait à la face et vous parlait de vous mieux que votre vieille *nianka*³ après qu'il eut pris le soin de se mettre à distance de votre intérieur. Comme s'il venait juste de faire un grand pas hors de vous pour pouvoir vous tendre la main sans vous effrayer. Alors, on ne voyait plus sa laideur. On omettait de se demander d'où il sortait pour qu'il en parlât si bien, d'où il tenait cette assurance pour un individu aussi timide, et surtout on oubliait les conséquences : que, s'il en était si facilement sorti, il pouvait à nouveau y entrer ; qu'il lui était aisé de mettre les femmes hors d'elles, c'est-à-dire à sa merci ; que le plus minable et nuisible don juan des faubourgs ne possédait pas d'autre arme que celle-là — la faculté, seulement plus ou moins développée, plus ou moins travaillée par le style et, chez eux, plutôt moins que plus branchée sur les faiblesses de l'âme, de sauter d'un bond au cœur de la vanité de la femme, de se proposer sans mollir à être son miroir ; sans mollir, c'est-à-dire en acceptant, soi, un homme, de refléter les charmes et aussi les défauts de cette femme, de la refléter *toute* comme pas un, ou pas une, auparavant. Entrer en elle pour, après, s'ouvrir les voies de

¹ . *Tournant*.

² . « ...a pu peut-être ainsi dans une femme/ renaître, mais restait hors de portée,/ si loin que j'aie le poursuivre en elle. » (Traduction Philippe Jaccottet).

³ . Nourrice.

son cœur ou de son sexe, ce n'était que vanité seconde, conclusion bâclée d'un ouvrage essentiellement psychologique, issue guerrière, mesquine, malpropre, d'une stratégie de la conquête des cieux, ou plutôt de l'instauration de rapports célestes sur la terre, bref une jouissance superflue... Eugène, un jour, elle était encore petite, avait paru dans un bal de famille déguisé en femme, avec perruque et corset, et il avait joué toute la nuit à se faire prendre pour cavalière par une ribambelle de jeunes officiers en mal d'amour... *es war nicht zu erreichen*. N'était-ce pas cela, exactement, l'horizon de toute jouissance féminine, que Rainer avait si passionnément compris, pris avec lui et sur lui ? Si loin qu'un homme aille poursuivre une image, *son* image, en une femme, que celle-ci restât hors de portée. La femme faillit-elle à sa réputation, se laissât-elle enlever, bisouiller, peloter, trousser, asperger de sperme, que celle-ci, donc, demeurât inentamable. Prise, peut-être, mais pas au piège. Pas toute prise. Pas-toute¹.

Lou leva les yeux. La lumière était déjà forte, estima-t-elle, d'autant qu'elle parvenait dans le bureau tamisée par l'écran vert des tilleuls. Il faudrait qu'elle demande qu'on coupe les branches du vieux poirier, les plus longues atteignaient maintenant la fenêtre. Son regard balaya sans s'arrêter les rangées de livres sur leurs étagères de bois de pin. Tomba sur Droujok dont les pattes, dans son sommeil, étaient agitées de soubresauts. Sa respiration était forte et profonde. Il rêvait. Lou se demanda ce que pouvait bien être un rêve de chien. Ce que Rainer en dirait. Rainer, bien sûr, se loverait sans peine au cœur du chien. Il dirait... En tout cas, elle savait ce qu'il ne dirait pas. Pas plus du rêve d'un chien que de celui d'un homme. Par exemple, il ne dirait pas que le chien rêve d'un porc-épic qui s'est installé dans sa gamelle et l'empêche de manger la pâtée qu'il désire tellement. Il dirait (elle songea) qu'il était une fois un museau peureux qui, voyant approcher un appendice aussi timide que lui, s'avança à sa rencontre, et que ce museau, au lieu d'être ravi d'en rencontrer un autre, se mit à japper si fort que le hérisson réintégra le cercle de ses piques. Seul et désespéré, comme toujours. Se disant, à tort — car c'était là une pensée de chien —, qu'il sacrifierait volontiers toute la montagne sur laquelle il trônait sans partage s'il pouvait, rien qu'en donnant de la voix, faire dresser si vite, si aisément une barrière infranchissable autour de soi.

¹. D'aucuns se gargarisent aujourd'hui, dans l'arène amoureuse, de recettes lacaniennes dont l'origine, on le voit, tient son croustillant d'avant-guerre.

C'était une idée, ça, le hérisson...

Et-de-tout-l'ceu-vre-an-tique-il-ne-res-te-qu'un-seul-pi-gnon-et-la-cave-re-fu-ge-du-re-nard-et-du-hé-ri-sson.

« Pfoou ! » souffla Olivier.

Ça faisait un quart d'heure qu'il ânonnait sur la scène I de l'acte I. Encore deux pages et j'arrête, se promit-il. Il n'avait qu'une peur, c'est qu'un employé de la librairie vînt s'enquérir de ce qu'il cherchait. Ou qu'il lui signifiât (ce serait pire) qu'une librairie n'était pas une salle de lecture. Qu'il y avait la Nationale pour ça, et que — Non, trancha-t-il. Il ne risquait rien. Il y avait trop de monde à cette heure. Trop de vrais acheteurs. De vrais amateurs de littérature, qui faisaient leurs emplettes afin d'occuper l'après-midi du dimanche. Le matin, il y avait la messe, la visite aux vieux parents ou la grasse matinée.

Ç'avait été plus fort que lui. Il était revenu sur les lieux du crime. Comme on disait à Palluau. (A Paris aussi certainement.) Car il n'abandonnait pas l'idée que Madeleine pût se reprendre. Désirer à nouveau le rencontrer. Ou, tout bêtement, qu'elle ait été empêchée de le faire depuis mercredi. Et qu'elle soit aux cent coups. Qu'elle se ronge les sangs, qu'elle se torde chaque jour les mains de douleur vers le milieu de l'après-midi. (Il ne savait pas lui-même l'heure exacte.) De chagrin. D'impuissance. De désir contrarié. Il reprit le petit opusculé de la N.R.F. dans lequel il était en train de lire comme on s'abîme, à complies, dans les pages d'un missel pour mieux penser à autre chose, ou surveiller du coin de l'œil sa voisine... On était samedi. Si elle ne venait pas aujourd'hui, il faudrait renoncer. Non. Peut-être pas. Et si elle travaillait jusqu'au soir ? Une femme de ce rang-là ? Bernique ! Qu'est-ce qu'il savait de son rang ? Bon, d'accord. Disons une femme aussi visiblement oisive que celle-là. Oisive par la démarche, les gestes, la lenteur étudiée de ses déplacements. Oisive et entretenue. Habillée avec un tel goût, un luxe aussi sûr et discret ! Non. Elle ne travaillait pas. Olivier s'inquiétait d'ailleurs qu'elle ait pu imaginer qu'il était homme de même extraction. Après tout, ne déambulait-il pas avec une semblable indifférence aux impératifs de l'heure ? N'était-il pas, comme elle, vêtu du plus seyant costume qu'il eût jamais porté ? Certes. Mais c'est parce qu'il se trouvait à Paris et non à Palluau ! Il l'avait fait tailler pour la circonstance, ce qui prouvait exactement le

contraire : qu'il était un paysan à la ville ! Soit. Mais est-ce qu'elle le savait ? Non. Pouvait-elle le deviner alors ? Non plus. Cela lui tombait à ravir, et la coupe, quoique originale et de la plus belle étoffe qu'on pût trouver aujourd'hui sur le marché, faisait seulement moderne, du moins s'il en croyait le tailleur. Comment lui avait-il dit ? « Chic et de qualité, mais sans ostentation. » (Ces gens-là mentent toujours.) Si elle ne venait pas aujourd'hui, il demeurerait un dernier espoir. Qu'elle eût choisi d'attendre mercredi prochain. Ce serait le premier juillet. Ils s'étaient rencontrés un mercredi.

Mais-l'an-tique-mai-son-ti-rée-du-sol-par-la-foi-le-mys-ti-que-do-mi-ci-le-ay-ant-l'hos-tie-pour-se-men-ce...

Mercredi serait presque mieux que samedi. Plus romantique. Au-delà... Donc, il espérerait jusqu'à mercredi.

Et l'autre, pendant ce temps-là ? L'autre ? Il ne connaissait même pas son prénom. Quand il le lui avait demandé, elle avait ri pour toute réponse. Puis, comme il insistait, elle lui avait sorti un chapelet de prénoms, en lui demandant de choisir. Il se souvenait de Louise, Fanchon, Anna, Zélie, Ernestine... Fort galamment il avait dit : « Mais je ne désire pas choisir. J'ai *déjà* choisi. Je vous ai choisie, *vous*. » Elle avait souri tristement. Comme si c'était trop beau. Qu'il fût impossible qu'elle y crût.

Par vengeance, il l'avait baptisée Réséda. Sans le lui dire. Réminiscence d'une lecture de mercredi, ici même, chez Galignani. C'était Réséda ou Arnica. L'une était la bonne de l'autre, mais il ne savait plus laquelle. Il avait opté pour Réséda, parce que c'était un nom de plante. Arnica aussi. Oui, mais d'une plante médicinale. Arnica itou. Alors... euh... disons qu'il préférait Réséda à cause de ses diverses appellations. Beaucoup plus poétiques, c'est indéniable, que celles de l'arnica. A Palluau, on appelait l'arnica indifféremment « l'herbe aux chutes » ou « l'herbe aux pêcheurs » ; alors que le réséda, dans sa variété ornementale et odorante, avait reçu les beaux noms de « mignonnette » et d'« herbe d'amour ». Ça lui allait comme un gant. De plus, c'était une jeune femme simple. Infantine, et pourtant déjà blessée par la vie. Elle lui avait dit aimer les lettres. Les lettres, *sic*. Ça l'avait fait sourire. Non qu'il se sentît supérieur à elle en cela — ses études littéraires les plus poussées, il les avait faites il y a trois jours —, mais à cause du ton, un peu compassé et religieux, qu'elle avait adopté pour le lui dire. Le ton de la confiance, de l'aveu. Il y avait repensé depuis. Elle s'adonnerait

en cachette à l'écriture que ça ne l'étonnerait pas... Et que lisait-elle ? Elle lisait les mêmes auteurs que Marie¹. Monsieur Paul Bourget. Monsieur Robert de Flers. Monsieur Maurice Hennequin. Est-ce que c'étaient de meilleurs auteurs que ceux qu'il effeuillait lui-même depuis avant-hier ? Monsieur Gide. Monsieur Proust. Monsieur Claudel. (« Effeuiller » était le mot. Car il les compulsait si vite, si ardemment, qu'un observateur inattentif eût pu croire qu'il allait en arracher les pages. Un observateur qui n'eût regardé que ses yeux, allumés d'une sorte de lueur méchante. Ses mains, en revanche, étaient douces, calmes, empreintes d'une préciosité monacale, lorsqu'il tournait les pages. « Effeuiller » était le mot, parce qu'il arrachait ces pages par la pensée. Il lisait dans l'attente de Madeleine, de Réséda, ou d'une autre encore, comme un amoureux interroge le destin en mettant à la question le tendre capitule d'une marguerite.) Une phrase, une seule, de Gide, lui était revenue en pensant à Réséda. Sans doute l'avait-il mémorisée parmi d'autres du fait qu'il ne l'avait pas bien comprise. C'était... voyons..., oui : « Rebutée par le positif, son âme inécloise et froissée essayait de la poésie. »

Question obscurité, ça ne le cédait en rien à la prose théâtrale de Monsieur Claudel. Un bougre que ce Claudel ! Qui vous parlait comme un homme de la terre. Du prix du vin et du blé, des matériaux de la ferme et de bouillotte dans la même phrase. Il l'avait dégoté au hasard dans une rangée de petits livres tous pareils, frappés du sigle N.R.F. Dans celui-ci, il n'y avait que l'acte I. Bizarre. Il sauta plusieurs lignes. Lut. Ça parlait maintenant d'essences d'arbres, de crucifix de bronze, de poutre, de solive et d'épouser sa cousine. Ah ça alors ! Il sauta toute une page. Lut :

Coûfontaine

« Ces choses seules sont à moi qui sont mortes, vaincues et impossibles. »

Sygne

« Mais moi, Georges, je ne suis pas morte, je ne suis pas vaincue, et je ne suis pas impossible ! »

Il n'y a pas à dire, c'était beau... Et ça se laissait beaucoup mieux lire que tout à l'heure. Ah, si Madeleine avait pu lui lancer pareille réplique ! Un moment, levant les yeux de la page, Olivier rêva. Puis il lut la réponse de Coûfontaine, et son cœur fit un bond dans sa poitrine.

¹. Marie Gratiolet, l'épouse du frère jumeau d'Olivier.

Coûfontaine

« Il y a ceci de différent, que vous avez moins de trente ans et
que j'en ai plus de quarante. »

Désormais, il ne pensa plus qu'à Réséda.

Danilo Ilitch traversa tête baissée le marché aux fruits. Passa, sans un regard, devant la cathédrale catholique bâtie, à la fin du siècle dernier, dans un affreux style néogothique, qu'il détestait. Puis devant le hammam turc, la petite mosquée avec son cimetière, et il déboucha à l'angle du marché couvert et de la rue des Selliers. S'engagea dans cette dernière, qu'il parcourut d'un pas vif, sans se laisser distraire ni par les étalages foisonnants et colorés des échoppes, ni par les sollicitations mercantiles qui punctuaient son passage. Il n'accorda même pas son attention à tel ou tel artisan dans l'exercice de son art, sur le pas de sa boutique, spectacle qui le retenait d'ordinaire. Aujourd'hui, il était pressé. Il avait rendez-vous avec Chabrinovitch. Lequel, après une dernière reconnaissance des lieux à l'Hôtel de Ville, tenait à l'accompagner sur la tombe de Zeraïitch. (A croire que l'épisode de la gare ne lui avait pas servi de leçon. On aurait dit qu'il cherchait absolument à se faire prendre. C'était sans doute sa manière de s'opposer à Princip. A la décision, à la volonté et au style de Princip.) Il se serait volontiers passé de sa présence, mais il n'allait pas dire non à ce dadais suicidaire la veille de la visite de l'Archiduc ! Avec sa caboche, il était fichu de faire un coup tout seul, comme ça, pour le plaisir. Ou rien que pour qu'on parle de lui dans les journaux. Normal. Un typographe, ça finit fatalement par en avoir assez d'imprimer sur le papier des choses qui parlent des autres. De même un instituteur. A force de rabâcher l'histoire que les autres font, que les autres ont faite. Avec toutes ces paires d'yeux qui vous regardent goulûment, d'un air de dire : « Et toi, maître ? Et toi, qu'est-ce que tu as fait ? »... D'autant qu'il y avait des bruits qui couraient en ville, oh ! des ragots, bien sûr, comme il en circule toujours lors des grandes occasions, mais qui sait ? Qu'on aurait vu, pas plus tard que ce matin, Ferdinand et sa comtesse déambulant en tenue civile, bras dessus bras dessous, dans les ruelles de la Tchartchiya. Un petit voyage incognito, en amoureux, avant la réception de demain ! Sans garde du corps. Sans autre motif que la curiosité. Des touristes, quoi ! Une petite excursion apéritive,

impromptue, sans les gosses, à Sarajevo ! Un 27 juin. La veille du Vidovdan¹. Tu parles d'une sottise ! Une histoire « parisienne », oui. (Il pensait aux cloches de Notre-Dame carillonnant ce qu'elles croyaient être une victoire chrétienne contre l'empire ottoman, quand elles auraient dû sonner le glas de la pauvre Serbie, et pour longtemps.) Eh bien, si ç'avait été le cas et qu'il les eût trouvés sur son chemin, il eût été homme à les revolvériser, comme ça, froidement, sans préparation. Quelle joie ç'aurait été, pour lui, de souffler la vedette à Princip et à tous les autres ! Il était capable de tout, Chabrinovitch. De ça ou de les lâcher au dernier moment. C'est pourquoi, lorsque Princip avait fait part de son idée d'aller se recueillir — seul — sur la tombe de Zerajitch, Danilo avait, croisant le regard perdu de Nadjelko, fait un signe de tête complice dans sa direction. Surtout, ne pas le laisser seul. L'autre avait saisi la perche sans se faire prier... Il passa devant la mosquée du Bey. Gazi Husnef Bey. Un Turc libéral à ce qu'on dit. Construite en 1570. La première mosquée au monde, paraît-il, (mais il n'était pas allé vérifier) à avoir la lumière électrique. Le monde verrait, pas plus tard que demain, d'où venait vraiment la lumière ! L'école coranique, avec ses coupoles recouvertes de feuilles de plomb. Le caravansérail. La place. Ah, Chabrinovitch ! Là-bas. Près de l'entrée de la mosquée. L'autre mosquée. La mosquée Baščaršija...

Il lui adressa un signe de la main. Le ciel était d'un bleu pur. Oubliée la pluie d'hier soir ! La voix perçante, gutturale, monocorde du muezzin se fit entendre. En avançant pour le rejoindre, Chabrinovitch faisait lever à chaque pas une multitude de pigeons blancs, noirs, gris, qui se reposaient aussitôt quelques mètres plus loin. Quand il ne devait pas les écarter du bout du pied pour se frayer un passage. « Nadjelko marchant sur une houle de pigeons », pensa Ilitch. Ma foi, c'était un assez joli spectacle ! Dommage que ce ne fussent pas des colombes...

Madeleine ne se rendit pas au rendez-vous tacite d'Olivier. C'était joué, se consola-t-il. Par contre il s'offusqua que Réséda n'honore pas le sien. Il lui en voulait d'autant plus qu'elle avait tenu à le fixer elle-même en début d'après-midi, alors qu'il eût préféré le matin. C'est pourquoi, désœuvré, il était allé chez Galignani. Et si Madeleine était venue tout de même ? Il fit la

¹. Anniversaire de la bataille de Kosovo (1389).

moue. Ça, il ne l'avait pas prévu. Comme s'il savait d'avance qu'elle ne viendrait pas. (Il finit par se donner la réponse : j'aurais choisi Madeleine. Bien entendu. Ça allait de soi.) Une demi-heure ! Il lui avait déjà trop accordé. Décida d'aller passer un moment au frais dans les locaux du Conservatoire. Les concours qui s'y déroulaient actuellement étaient ouverts au public. Aujourd'hui c'était le piano femmes. Aussi bien, aussi relevé que le piano hommes, avec, en sus, la chance de tomber parfois sur une mignonne. Dans la salle, vous voulez dire ? Dans la salle... ou à la sortie. Ça arrive. Une petite jeune fille... enfin, une femme quand même... venue seule, et que le méchant jury a désespérée. Ah bon ? On en trouve ? Mais oui, mais oui, mon cher, et, croyez-moi, moi qui vous parle... cheu-cheu-cheu. (C'est tout ce qu'Olivier avait entendu de la conversation des deux messieurs qu'il avait indiscrètement écoutés tout à l'heure, tandis qu'il lisait cette rébarbative et pourtant étonnante pièce de Claudel... *L'hommage ? L'orage ?* Il avait déjà oublié.) Mais lui y allait pour la musique. Et pour la fraîcheur. Bon, disons dans l'ordre inverse. Parce que, pour les femmes, deux suffisaient. Enfin... une ! Non, deux. Jusqu'à mercredi. Après mercredi, oui, une seule. Une seule... ou peut-être aucune ! Il n'y croyait pas. Réséda, il irait la relancer puisqu'il connaissait son domicile... Est-ce que trois ce serait trop pour un seul homme ? Avec une bonne mémoire..., négocia-t-il. Justement, il songea qu'il avait oublié de téléphoner à son frère pour qu'il prévienne papa qu'il ne rentrerait pas avant jeudi à Palluau. Décidément, non. Conservatoire ou pas, mieux valait qu'il se tînt à l'abri d'une troisième.

Irrésistiblement balayés des terres du Yémen du Sud par le vent de mousson, des nuages de sauterelles roses, grosses comme des criquets, s'abattirent dans la mer du golfe d'Aden durant toute la journée.

Monfreid en ramassa plusieurs sur le grand boutre. Ce que voyant, Hamed lui indiqua par gestes que non seulement elles étaient comestibles, ce qu'il savait, mais encore excellentes. (Le pouce et l'index unis en cercle, partant de la bouche vers l'interlocuteur, les trois autres doigts battant l'air d'une pichenette, en un accent aigu inversé.) Se prenant au jeu, Monfreid en saisit une, lui coupa la tête, les ailes, le bout des pattes, et la fit griller sur une plaque de métal. Il trouva à la chair

un goût de crabe, qui n'était pas désagréable, et (il déglutit), à la réflexion, un arrière-goût de noisette, qui lui plaisait déjà beaucoup moins.

Toutefois, comme il se trouvait sous le regard amusé d'Hamed et de ses congénères, il se força à en manger encore quelques-unes.

Victor regarda Hia. Hia le *fout'eou*¹. Leur sauveur. Sans lui, ils seraient encore à Ya tchéou en train de discuter avec les muletiers. Car ce matin, brusquement, au moment de partir, tout était devenu trop lourd, trop encombrant. Les routes en saillie beaucoup trop dangereuses pour les mules chargées de leur barda... Au vrai, ils avaient tous, entre-temps, entendu parler du père Monbeig... Et puis, comme Victor allait baisser les bras, pensant que c'était fichu pour aujourd'hui, avec la chaleur qui s'annonçait sur le coup de huit heures, Hia était tombé du ciel. Riant de tout le visage. Des dents aux yeux, des yeux aux oreilles et au haut du front. Mais les pieds sur terre. Nouvelles palabres. 700 sapèques d'ici à Tatsienlou. 750 jusqu'à Batang. 200 pour les jours où l'on ne marcherait pas. A ce tarif, miracle. Les malles s'étaient soudain révélées moins encombrantes. Les mules nettement plus téméraires et robustes. Moins d'une demi-heure après, on réussissait à lever le camp. Bienheureuse conjonction des zygomatiques de Hia et de la force de conviction des sapèques...

Voilà huit heures qu'ils marchaient à présent. Huit heures à dix *li* de l'heure environ, calcula Victor, cela faisait une cinquantaine de kilomètres. Il posa une question à Hia. Hia fit la moue et un petit signe tournant du poignet de la main gauche, la droite tenant Pégazoux par le licol, qui signifiait « couci-couça ». Puis il désigna à Victor les sabots arrière du cheval et, avec le plat de la main libre, fit le geste de couper horizontalement.

Ils marchèrent encore quelques *li*. Le soleil était haut et chaud à cette heure, pourtant avancée, de l'après-midi. Jean et Augusto se tassaient. Victor, lui, se sentait bien. Bien physiquement, donc bien moralement. Surtout fier d'avoir marché autant, sans souffrir plus que cela. En tout cas sans se plaindre plus que les autres. Pas plus que Jean, qui était son cadet. Peut-être était-ce seulement parce qu'il avait renoncé aux chaussures de cuir à l'occidentale. Chaussé les sandales d'ici. Celles du pèlerin. Faites de paille épaisse, feutrée par-dessous, et de fils tressés par-dessus, à partir

¹ . Le chef muletier.

de l'anse du gros orteil. Jean et Augusto, après avoir longtemps préféré la chaussure dite « de chasse », avaient fini par se rendre à leur précaire simplicité. Jamais plus de deux-trois étapes avec la même paire. Instruments pour porter, pour servir, non pour durer. Chausses sans avenir. Les *pei-tji*¹ s'en défaisaient d'ailleurs en bord de route avec moins d'égards qu'on ne se déleste le boyau. Leur fonction aussitôt épuisée, ils l'abandonnaient, à la lettre, sur-le-champ. Ainsi la route était-elle jonchée de cadavres de sandales. A servi. A servi. Tiens, celle-ci aurait pu servir encore. On la retourne du bout du bâton. Mais non. On n'avait pas bien vu le dessous. Elle méritait qu'on s'en sépare.

... sans succès. Oui, ils les avaient adoptées, mais sans succès. Jean et Augusto. Les sandales. (Lorsque la fatigue le gagnait en marchant, il le percevait d'abord à cette sorte de décalage du fonctionnement mental : ses pensées, avant de devenir purement associatives, commençaient par être elliptiques, par éviter les transitions. Il passait du coq à l'âne, et, plus souvent encore, de l'âne à l'œuf en sautant par-dessus le petit Jésus²). L'un traînait la patte, l'autre boitillait. Ils n'avaient pas dû savoir les chausser. Faire trop hâtivement le serrage. Avec des doigts habitués à lacer, en tirant sec, les deux bords d'une peau de bête tannée. Aussi, très vite, ne suivant plus, s'étaient-ils rabattus sur les chevaux. Boudin, monté par Augusto, tenait le coup. Mais Les Vaches, qui l'était par Jean, marchait pratiquement sur sa corne.

Soudain Antoine s'emballa. Rua. Secoua vigoureusement le licol. On le calma difficilement. Encore une de ces crises. Rétention d'urine. La fatigue ? La chaleur ? On ne l'avait pourtant pas monté aujourd'hui. Ce que Victor, tout à l'ivresse de porter son corps aux limites, n'avait pas accordé aux hommes, il l'offrit de bonne grâce aux chevaux. Décida que l'étape d'aujourd'hui était faite. Pleine. Qu'elle s'imposait. Comme un impératif catégorique. Un impératif (il se moqua) qu'eussent édicté les uretères d'un équidé fragile au nom de théâtraux parisiens...

L'épée au côté, la barbiche taillée en trapèze isocèle, plaque de grand officier et de grand-croix de la Légion d'honneur agrafée au-dessus du foie, médaille de la Légion d'honneur et étoile de Saint-André à huit branches — rayons d'argent, aigle noir et or inscrit dans

¹ . Les porteurs.

². On ne sait trop à quel chemin associatif il est fait ici allusion. De l'âne au bœuf (entendu « b'œuf ») par l'idée de la crèche biblique ?

un cercle bleu sous la devise « Pour la foi et la fidélité », en caractères cyrilliques —, piquées respectivement sur le sein et à la base du poumon gauche, l'amiral Boué de Lapeyrère, commandant de l'armée navale en Méditerranée, reçut à bord du cuirassé *Courbet* son homologue russe, l'amiral Roussine, chef d'Etat-major général de la marine du tsar.

La mission russe, qu'on avait répartie en petits groupes d'officiers à bord des divers cuirassés de la marine française, venait de passer deux journées en mer, au large de Toulon, pour suivre des écoles à feu à longue distance, ainsi que des exercices d'attaques de sous-marins et d'hydravions. Les grandes manœuvres navales annuelles s'étaient achevées à Bizerte le 30 mai, sous la haute direction de l'amiral et en présence du ministre de la Marine, M. Gauthier. En sorte que le détail des manœuvres étant encore tout frais dans les mémoires, on s'était ingénié à en mettre plein la vue aux représentants de la première armée du monde. Une armée de va-nu-pieds et de fantassins, commandée par des incapables et infiltrée d'intellectuels (pensait, comme beaucoup d'autres, l'amiral Boué), mais forte d'un effectif de plus d'un million deux cent mille hommes, et capable d'en mobiliser trois fois plus, on croyait rêver. Cela forçait l'admiration. Même si le souvenir du désastre de Port-Arthur, cette incroyable, impensable incurie de la flotte russe devant la marine nipponne, était présent dans tous les esprits aujourd'hui, quoiqu'il remontât à dix ans.

C'est pourquoi Roussine s'était montré si intéressé, d'une part par les trois thèmes des dernières manœuvres, d'autre part par les sous-marins. Boué avait souri. Est-ce qu'il souscrirait, lui aussi, à la version officielle, relayée par la presse anglaise, de prétendus sous-marins japonais à Port-Arthur ? Que le public russe gobât cela, pour absoudre les erreurs de sa marine, on le comprenait... Mais Roussine ! Au fait quels étaient le grade et la fonction de Roussine en 1904 ? On n'avait pas su le lui dire avec précision... Bref, celui-ci s'était passionné pour les attaques des submersibles contre les cuirassés, demeurant très sceptique quant à l'efficacité des filets pare-torpilles de ces derniers, et il avait longuement débattu de l'opportunité de la manœuvre des torpilleurs de la 5e escadrille du parti B qui (c'était la fierté de Boué et il était intarissable sur son déroulement), profitant d'un fort vent de face nord-ouest, avaient brusquement viré de bord et, par vent arrière, s'étaient enfilés à toute allure entre leurs propres cuirassés et ceux du parti A, plaçant ceux-ci sous le feu à moins de cinq cents mètres...

Pour le reste — forcement du blocus de Bizerte, défense de Marseille, Toulon, Bizerte ou Philippeville par une escadre partie de Corse —, Roussine s'était aisément laissé convaincre. Avec une petite réticence, toutefois, s'agissant de l'utilisation d'aéroplanes embarqués, pouvant décoller du bord et s'y reposer. La France s'y mettait à peine, alors que la chose était pratiquée depuis longtemps en Amérique avec succès. Les premiers essais avaient eu lieu par fort vent, au large de Saint-Raphaël, sur une plate-forme installée à l'avant du croiseur *Foudre*. L'opération avait été si concluante que le croiseur, dans la lancée, avait participé aux manœuvres de Méditerranée avec son escadrille d'hydravions. Lors du premier thème — défense d'un de nos ports à partir de la Corse —, quelle n'avait pas été la surprise générale en voyant apparaître, tombant du ciel ou volant au ras des flots, un de ces engins surgis du néant, à une trentaine de milles de toute côte... Inimaginable il y a à peine un an ! On était en plein Jules Verne ! Ça avait donné le frisson aux plus aguerris d'entre les marins. La foudre tombant du ciel, c'était pour demain ; un œil dans le ciel en permanence, c'était pour après-demain. Il allait falloir compter dorénavant avec ces mouchards célestes. Boué comprenait la réticence de Roussine. Pour un vieux loup de mer, il y avait quelque vexation à devoir négocier la maîtrise des flots, laquelle tenait tout entière justement dans la faculté de s'élever par la pensée au-dessus de la surface des eaux, avec ces oisillons tombés du nid, ces carlingues de moustiques pilotés par des blancs-becs...

Et puis, entre alliés, on s'était congratulés. Pas un mot, bien entendu, sur Port-Arthur. On s'était comportés comme si la façade maritime de la France était une presque-île avancée de l'Oural. La Méditerranée une extension de la Mer Noire. Et le *Courbet*, le *Jean-Bart*, ainsi que les onze autres, auxquels s'ajouteraient incessamment le *Paris* et le *France*, des cuirassés battant pavillon du tsar. Ordre du ministre, qui le tenait de Poincaré. « Vous comprenez, Boué ? — Parfaitement, Monsieur le Ministre — Nous devons faire oublier à Nicolas II ce qu'il a perdu en s'alliant avec nous plutôt qu'avec son cousin Willy — Willy ? Monsieur le Ministre — Oui, je veux dire le Kaiser... Guillaume II ... voyons Boué, vous vous moquez ? — Non, je m'informe, Monsieur le Ministre — Car il y a perdu, vous le savez, Boué... — Euh... oui, Monsieur le Ministre — Vous savez que la Ligue maritime a montré que, si l'on s'en tenait au

programme naval en vigueur, la flotte française future aurait, disons en 1925, 28 cuirassés de ligne contre 41 pour l'Allemagne et 20 croiseurs cuirassés — Cela, je le sais parfaitement, Monsieur le Ministre, et même je suis personnellement intervenu auprès de Monsieur... — Et... et... (l'avait-il coupé) si l'on examine d'autre part les prévisions en éclaireurs et en torpilleurs, notre flotte, Boué, sera moitié moindre, et même moins que moitié de la flotte allemande telle que le programme naval la prévoit dans les dix années... »

C'était sans compter la flotte anglaise, mais la leçon du ministre avait porté. Rien que Boué ne sût déjà. Néanmoins, venant d'un politique, cet affolement, bien que livré les dents serrées sur le ton sifflant de la confiance protocolaire, avait troublé l'amiral. Par conséquent (en avait-il inféré) Poincaré-le-revanchard, l'Alsacien-Lorrain, l'homme-de-guerre, n'avait même pas la flotte qu'il désirait ! Qu'est-ce que ç'aurait été avec un mou ! Ou un socialiste !

Sur la tombe de Zerajitch, il y avait un bouquet de fleurs fraîches. Ce ne pouvait être que Princip. Nadjelko ricana en le voyant. Ce fut sa seule manifestation depuis qu'ils étaient partis ensemble de la place Baščaršija. Eux se contentèrent de rester une ou deux minutes debout, immobiles, les bras croisés sur le ventre, le feutre dans la main droite. Une attitude qu'ils adoptaient rarement. Qui rappelait à chacun son enfance. Les offices, les fêtes religieuses obligées. Depuis, plus rien. Que les morts... Chabrinovitch toussota. De Zerajitch, qu'est-ce qu'il savait, Nadjelko ? Il avait quatorze ans à l'époque. Quand celui-ci, après avoir tiré sur le gouverneur autrichien de Sarajevo, et l'avoir manqué, avait retourné l'arme contre lui. Il imaginait assez bien ce qui lui plaisait, à Nadjelko, dans le geste extrême et tragique de Zerajitch. L'inutilité. Le panache. Lui, Danilo, c'était différent. Il en aimait l'honnêteté, le désespoir. Et Gavrilo, c'était encore autre chose. Il trouvait, en plus fou que lui, justification à ses excès et à ses ratages. N'empêche... Ils étaient venus sur sa tombe tous les trois. Passage obligé. Demain serait un jour nouveau. Mais non ! Même pas ! Demain serait un jour comme un autre, avec quelques cadavres de jeunes Serbes en plus dans le fossé, sur les bas-côtés de la grand-route de l'Histoire. Et, peut-être, celui d'un archiduc au milieu. C'est ça qui changerait tout. Mais pas demain. Ni après-demain. Dans très très très longtemps. Quand beaucoup d'autres

hommes, se penchant sur eux, prendraient qui le browning de Zerajitch, qui la bombe de Princip, qui le revolver de Nadjelko, pour faire acte non plus d'héroïsme individuel, mais de salubrité publique et de salut national. (Il constata sans grand dépit qu'il ne s'était pas compté parmi les héros.) Par contre deux choses l'énerverent. Une futile accolée à une sérieuse, comme il arrivait très souvent. La futile était que Nadjelko continuât à faire bande à part jusque dans le choix des armes — un revolver Nagant modèle 1895, au lieu de l'un des quatre pistolets de la Manufacture nationale de l'Etat serbe fournis par Tsiganovitch. Et pourquoi ? Parce qu'un revolver ne s'enraie pas, parce qu'on peut rectifier un raté sans le secours de l'autre main, parce qu'il est à double action... Trois raisons déjà difficiles à contrarier, mais qu'il avait en outre opposées si judicieusement à Princip que celui-ci, à court d'arguments, avait récupéré avec humeur l'arme qui lui était destinée pour la donner à Popovitch. En fait il n'y en avait qu'un ou peut-être deux en faveur du pistolet qui résistaient à la critique : que le tir était plus rapide et la vitesse initiale de la balle meilleure ; parce que pour le reste, comme par exemple la détente moins dure, c'était faux en simple action, et la plus grande capacité du magasin, c'était archi-faux, puisque le Nagant en contenait autant qu'un browning. Le seul brin d'admiration que Nadjelko acceptât de distraire d'un revolver allait au Mannlicher 1901, la meilleure arme en calibre 7,65, et aussi esthétiquement la plus belle, soutenait-il. Un pistolet de fabrication autrichienne, certes, mais précisément l'armée austro-hongroise n'en avait pas voulu comme arme réglementaire, lui préférant le Steyr-Hahn, un pistolet plus lourd, plus disgracieux, moins performant quoique plus puissant, de calibre 9 mm. S'il n'avait pas choisi un Mannlicher pour tuer l'Archiduc, c'était à cause de sa longueur : dix centimètres de différence dans une poche, quand on doit non seulement l'y cacher mais l'en extraire très rapidement, c'était rédhibitoire... On devait distribuer les dernières armes aux plus jeunes cet après-midi. Ce seraient des Gasser monténégrins, qu'on s'était procurés sur place. Il fallait s'y faire, la mort de l'Archiduc avait autant de chances d'être belge que d'être serbe¹... Quant à la chose sérieuse, qui aurait dû l'énerver beaucoup plus intensément, c'était ce texte de Kropotkine, auquel la tirade héroïque de la veille n'avait pas

¹. Le Nagant russe et le Gasser monténégrin étaient en effet fabriqués à la manufacture d'Herstal (Belgique).

manqué de lui faire penser¹. Kropotkine mettait en garde les apprentis conspirateurs contre le préjugé de la dictature, dont ils n'étaient pas toujours à l'abri. Le nombre (il disait le peuple), les millions. Ceux qui font la dernière poussée, qui aident à basculer et qui, tout de suite après, vont chercher leurs chefs, les nouveaux chefs dont ils ne peuvent pas se passer, parmi les... les... comment disait-il ? ah oui, les « pantins à balançoires », et aussi les... les... ah ! il l'avait appris par cœur... les « farceurs » dont les noms ont résonné à leurs oreilles, c'est ça. Et voilà qu'il rêvait à son tour d'une route où il y aurait foule. C'était plus fort que lui. Il voyait une foule. Eux dans le fossé. Eux, c'est-à-dire Gavrilo, Nadjelko, Trifko. Mais bizarrement, ni lui ni Franjo. Et, au milieu, piétinant le cadavre de l'Archiduc, qu'on n'apercevait même plus sous cette forêt de membres (est-ce qu'il s'y trouvait seulement ?), une foule. Même pas bruyante. Même pas haineuse. Pesante. Fatiguée. Hagarde. Avançant comme un de ces rouleaux de pierre avec lesquels on tasse et fixe le sol des routes de montagne... « *Dobro !* ² » prononça-t-il à mi-voix d'un ton sinistre qui fit se tourner vers lui Chabrinovitch. Toutefois il ne l'interrogea pas, et ils continuèrent à marcher côte à côte en silence. Il fallait qu'il se secoue. Et d'abord rien ne dit que l'Archiduc serait mort demain. Qu'il vienne flanqué de sa comtesse, que les deux tourtereaux ne se quittent pas d'une semelle, et c'en était fait. Pas un d'entre eux sauf Gavrilo et, certainement, cet illuminé de Nadjelko — n'oserait tirer. Pas sur une femme. Ce serait bien la poisse qu'ils ne soient pas, une fois au moins, séparés ! « *Vrlo dobro !* ³ » répéta-t-il sur le même ton. C'était comme ça qu'il fallait penser jusqu'à demain. Positivement. Pé-da-go-gi-que-ment. Une chose après l'autre. Tuer l'Archiduc. Frapper le Bœuf Cacochyme à l'endroit des attributs de la pérennité impériale... enfin, ce qu'il en restait... sur l'organe officiellement désigné de la succession... Et *pan !* sur la glande libérale, *pan !* sur la glande fédérative. Exit le Veau Incarné. Il n'y aurait pas de second taureau à faire châtrer par une nouvelle Sissi. Pas de *pan pan !* pour Sissi⁴, à condition que demain la Chotek ne joue pas les épouses pare-balles (c'est qu'ils

¹ . Il s'agit probablement, à en juger par la suite, des *Paroles d'un révolté* (1885).

² . « Bien ! »

³ . « Très bien ! »

⁴ . On excusera Danilo Ilitch de ne pas savoir, vu son âge, que l'impératrice Elisabeth avait été assassinée d'un coup de poignard.

s'aimaient fort ces deux-là, disait-on). Pas de seconde Schratt à trouver pour branler le taureau devenu bœuf avant de devenir veuf. Kropotkine n'avait pas tort. Mais le peuple serbe n'était pas le peuple de Paris. Et, quoi qu'il en soit, abattre l'Archiduc n'était pas décoller Louis XVI. La révolution n'était pas pour demain. Demain, on faisait le ménage... Chabrinovitch toussa à fendre l'âme... Le ménage pour qui ? La seule question qui lui restât encore sur l'estomac.

Dans l'après-midi, le moteur d'un aéroplane de la section d'aviation militaire de Metz (Allemagne) explosa à une dizaine de mètres au-dessus du sol, alors que l'appareil décollait du champ de manœuvres de Bitché, emportant à son bord le commandant Büchner et le lieutenant Pohl, tous deux membres de l'état-major du 166^e régiment d'infanterie. Le lieutenant Pohl sauta et se blessa au genou. Le commandant Büchner, par contre, mourut brûlé vif. Quelque temps après, au champ d'aviation de Metz, le soldat aviateur Grunow capota, à quarante mètres d'altitude, au cours d'un vol qui était son troisième de la journée. Grièvement blessé, il devait décéder un peu plus tard.

Gide, ouvrant son Journal, constata qu'il avait laissé passer la journée de vendredi sans y porter une seule ligne. Il ne chercha pas à tricher. « Je me croyais seulement au 26 juin », écrivit-il à la date du 27.

Cependant cette amnésie le chagrina. En en cherchant le motif, il constata bientôt que le chagrin le chagrinait beaucoup plus que l'amnésie elle-même. Le chagrin, ou plutôt un mélange de découragement et de peur, voilés par de la tristesse. Comme si sauter un jour était autrement plus grave qu'un petit trou chronologique, dans ce carnet qu'il ne tenait vraiment au jour le jour que depuis peu, et pendant des périodes très courtes en dehors de ses voyages. Comme s'il était *responsable*, voilà. Au même titre que s'il venait d'oublier une brique, dans une rangée, en montant un mur. Non que cela affectât aucunement la solidité de l'ensemble, l'esthétique, ou, que sais-je encore ? le plan général de l'édifice. Non. Mais parce que cela trahissait une distraction de l'ouvrier. Plus grave peut-être : un désintérêt, une désaffection pour son ouvrage. Pour son ouvrage, c'est-à-dire pour la *vie* même. Le

vertige le saisit. Il passa la main gauche sur son front lisse, en remontant vers le haut du crâne.

Gide venait de comprendre. S'il ne s'était pas donné pour devoir d'écrire tous les jours dans ce carnet, eh bien il n'y écrivait bientôt plus.

Il l'écrivit.

... Parce que, s'il savait pour qui travaillait Tsiganovitch, l'homme des bombes, des armes et de l'entraînement au tir, s'il savait à qui Charac rendait des comptes et où il prenait ses ordres, s'il savait la même chose pour Malobabic, et aussi, quoique à un autre titre, pour le major Tankovitch, en revanche il ne savait rien des commanditaires du colonel Dimitrievitch. Tsiganovitch travaillait pour ce chien de Pachitch, le Premier ministre serbe. S'il y avait un nom à livrer sous la torture, ce serait le sien. Avec lui, on remonterait facilement à Pachitch, et on se débarrasserait du Chien en prime, en même temps que du Veau et du Bœuf. Charac en référait au major, Malobabic au colonel, et, du reste, le major était-il tenu, pas seulement à cause de son grade (il l'avait compris), d'en référer au colonel Dimitrievitch. Soit. Mais Dimitrievitch, lui, alias colonel « Apis », alias le chef du Bureau d'Information auprès du grand Etat-major, à quel interlocuteur muet et sans visage, plus secret que tous les secrets dont le chef des services secrets serbes était la tombe, allait-il demander le *nihil obstat* ? A Pachitch ? Certainement pas Au prince héritier Alexandre ? La bonne blague ! Au colonel Victor Artamanov, l'attaché militaire de Russie ? Ça l'aurait beaucoup étonné. Des informations, il pouvait lui en délivrer sans doute, mais pas des permis d'inhumer. Le baron von Hartwig alors ? Le « vice-roi », comme on appelait ici l'attaché militaire de l'ambassade russe. Chaque matin, von Hartwig faisait à pied le trajet qui séparait l'ambassade du palais royal en compagnie de qui ? En compagnie de Pachitch ! Ainsi la boucle était bouclée. C'était une boucle qui étranglait Danilo. Qui donnait la nausée et le vertige au jeune instituteur. Il s'en était ouvert une fois à Gavriilo. Mais, soit que Gavriilo en sût plus qu'il ne voulait dire, soit qu'il se moquât réellement du râtelier auquel mangeaient ses commanditaires, il n'avait obtenu de lui qu'une dérobade. Il lui suffisait de savoir que le colonel avait payé de sa personne à la Cause, n'hésitant pas à tremper ses mains dans le sang des rois lorsque celle-ci l'exigeait, comme il y a onze ans, pour ne pas se poser d'autres questions. Lui aussi était comme ça, au début, mais il avait changé. Gavriilo l'aurait interprété comme un

symptôme. Une faiblesse. Le signe que la Cause comptait moins pour lui que les raisons qui l'avaient conduit à adhérer à la Cause. Psychologie que tout cela ! Et la psychologie était contre-révolutionnaire ! L'effet majeur de l'adhésion à la Cause n'était-il pas de faire oublier comment, pourquoi, par quel cheminement intellectuel et sentimental, en proie à quels doutes, quelles velléités, bref à travers quel bric-à-brac émotionnel *pré-révolutionnaire* on avait adhéré à la Cause ? C'était, quand on y pensait, un vrai miracle que la Cause ait surgi comme une nécessité pour tel ou tel, avait coutume de dire Gavrilo aux plus jeunes. Ça les impressionnait. La preuve que la Cause les avait *déjà* choisis. Qu'elle était venue jusqu'à eux, guidée sans doute par leur insatisfaction, pour les élever d'un cran au-dessus des autres et d'eux-mêmes, au-dessus de leurs petits désirs, de leurs jalousies mesquines, de leurs frileux attachements, de leurs ambitions et de leurs amours. La Cause ne les aurait pas trouvés s'ils n'avaient déjà été préparés pour elle... Ça lui rappelait un argument de Pascal. Nadjelko toussa encore. Pauvre gamin ! Loin, bien loin, des questions du vieux Danilo ! On ne devait plus pouvoir être un vrai révolutionnaire, un authentique conspirateur, passé un certain âge... Car la question continuait à le tarauder. Si... si tel était le cas... si sur ordre du colonel, ou plutôt permission distillée par celui-ci, on pouvait lâcher le nom de Tsiganovitch, donc de Pachitch, et si le colonel prenait ses ordres, ou plutôt trouvait appui à ses convictions, du côté de von Hartwig, donc de Pétersbourg, et peut-être aussi de Pachitch, alors qui, dans l'ombre, tirait réellement les cordes du colonel « Apis » ?

Ils se séparèrent. « *Dovidjenja... dosutra...¹* » dit Danilo d'un air las, qu'il fit volontairement le plus neutre, le plus détaché possible. « *Zbogom !²* » répliqua Nadjelko d'un ton sinistre. Danilo l'aima. Il avait ceci de bien qu'il ne cherchait nullement à cacher ses émotions. Il est vrai qu'elles étaient rares. Supérieur à Gavrilo ! En tout cas plus dangereux que lui. Un vrai conspirateur. Avec autant de froide conviction, et des sentiments en sus. Normal qu'ils se haïssent. Si, demain, l'opération était un succès, il y avait des chances pour que l'Histoire retînt le nom de celui-là, plutôt que celui de Gavrilo.

Chabrinovitch... Il revint à ses questions. A sa question... Et pourquoi, pourquoi le colonel lui avait-il envoyé Charac pour tout décommander ?

¹ . « Au revoir...à demain... »

² . « Adieu ! »

A huit heures du soir, dans le golfe d'Aden (c'est-à-dire à cinq heures de l'après-midi à Paris, à Cuverville-en-Caux, dans le Sussex et à Lisbonne, mais à dix-huit heures à Vienne et à Trieste, dix-neuf à Saint-Pétersbourg et minuit dans le Sseutch'ouan), le vent se calma et tourna à l'est. Monfreid repartit de l'avant avec ses deux boutres. Mais, au bout d'une heure, ce fut le calme plat. Puis le vent se leva du sud-ouest et Monfreid put faire route vers le sud.

Au fond de la salle du Conservatoire, Olivier s'ennuyait ferme. Trente et une candidates ! C'est le quidam là, à gauche, qui le lui avait indiqué. Si le concours avait vraiment commencé à neuf heures, comme il le disait, ça promettait de durer au moins jusqu'à sept heures du soir. Il avait déjà vu et entendu Mlles Pié, Weill, Khinitz et Javault, du cours de M. Cortot, Mlle Laeuffer, du cours de M. Staub, Mlles Radisse et Blancoubé, du cours de M. Philipp... Et le président avait l'air de trouver cela parfaitement normal ! Chacune à son tour. L'une après l'autre. Tranquillement. (Il n'aurait pas pu les faire passer à quatre mains ?) Un certain Gabriel Fauré...

Quand ce fut au tour de Mlle Blanche de Guéraldi — encore une élève de M. Cortot —, Olivier se leva discrètement et il sortit.

Le consul de France à Hambourg se redressa, s'appuyant sur les coudes, au-dessus du visage de Reine. Reine fermait les yeux. Soufflait doucement par les lèvres entrouvertes. Est-ce qu'elle avait joui ? Il remua encore un peu en elle, elle ouvrit les yeux. Lui sourit. Il se demanda : elle sourit à quoi ? Au haut ou au bas de ma figure ? Au nez et au front, qu'il avait puissants comme ses membres et sa verge ? Ou à la petite bouche si fine, si drôle, si délicate, et au menton dont il détestait qu'il parût si faible, si gras, si indécis ? (Il l'avait écrit au début de son Cahier. Pas très loin de la page où il avait noté l'apparition des bourdonnements d'oreille. « C'est la rumeur de l'Océan éternel que je commence à entendre. » Avant que Berthelot ne lui propose Hambourg. Avant l'histoire du panaris. Quand on lui avait enlevé l'ongle du pouce. Les heures qui avaient suivi la disparition de l'effet de la novocaïne. Les coups. Tchac-tchac-tchac. Le sang. « Toujours le travail du dedans au dehors. » Pourquoi pensait-il à cela *maintenant* ?)

Il s'extirpa. Chercha un mouchoir sous l'édredon. Ici... là... non, sous la tête de Reine. Roula sur le côté. La nuque à nouveau dans l'édredon. Les yeux au ciel. Au plafond. Reine s'était redressée à son tour, sur un coude. Posait la main sur son front, caressait sa joue. L'observant. L'interrogeant en silence. Son « vieux petit oiseau ». Songea à ce qu'il avait écrit en octobre. Après l'installation à Hambourg. Après le voyage à Hellereau. Il était bon que la Dietrich eût pris le rôle de Violaine. Quoiqu'elle fût excellente dans le rôle de Mara. Mais la Marstersteig massacrait Violaine. A présent c'était l'autre, celle qui la remplaçait dans Mara, dont il n'était pas satisfait parce qu'elle jouait grossièrement... Comme si, même sur scène, il était impossible de réunir deux femmes qui eussent autant de caquet, se tinsent tête aussi violemment que la Mara et la Violaine qui se cognaient sans cesse dans son crâne... Peut-être que la scène 3 de l'acte III n'était pas jouable. Trop blasphématoire. Trop... oui, trop pornographique. La petite chanson du diable trop audible, bien qu'il n'en soufflât mot. Il en avait pris conscience en entendant la Dietrich le gueuler en germain à Violaine, pendant ces répétitions catastrophiques, à Hellereau. *Schwindlerin!* Mentreuse ! Il en avait rougi au premier rang. Heureusement que c'était dans le noir. Pourtant, n'avait-il pas pris de résolutions concernant les actrices ? Pour sûr que Reine s'en doutait... *Violaine* : « Je n'ai pas livré mon corps ! » *Mara* : « Douce Violaine ! menteuse Violaine ! » C'est après qu'il avait écrit ces choses à propos du transport de l'amour humain. Sa fureur. Son impuissance... On se mange, on se dévore, on voudrait pouvoir enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime. Lucrèce... Elle lui caressait le sternum du bout des doigts. Là où il se désespérait, pour un homme, d'être sans poils... *Nihil prohibet angelo assignari locum divisibilem per contactum suae virtutis*¹. Il devait l'articuler malgré lui avec ses lèvres, car Reine, cessant de le caresser, demanda : « Quoi ? — Rien », dit-il...

Il y avait longtemps qu'au plus vif de l'amour charnel, Reine et lui se tenaient sur les berges du fleuve Nihil. Ça n'enlevait rien au plaisir. Parfois même ça l'augmentait. Mais il n'aimait pas la marionnette qui, alors, gesticulait, comme dirigée par des fils depuis le plafond. La main de Dieu voulait-elle qu'il se débraillât, qu'il se gaspillât ainsi en pure perte, après ce qu'il

¹ . « Il n'y a pas d'obstacle à ce qu'à l'ange soit affecté un lieu divisible par le contact de sa puissance. » (Saint Thomas)

avait connu dans les premiers temps avec Reine, et, parfois, avec Ysé ? De si près, il avait du mal à soutenir le regard de Reine. Une ombre passa sur son visage. Il pensa : « comme celle d'une aile ». Il lui sourit. Essayait de le faire tendrement. Qu'est-ce que cela voulait dire *tendrement* ?

Il se leva. Les yeux de Reine sur ses reins. S'enveloppa d'une robe de chambre. Traversa la pièce. Alla à la fenêtre qui donnait sur la rue. Alsterufer 8. La mère Caulier¹ était une vieille dame boiteuse. Vieille, très vieille ville. Il n'aimait pas la vieille ville. Ni l'Alster. Ni ses cygnes. Les clochers pointus des temples protestants. Même pas l'église Sainte-Marie. Au milieu d'une cour d'école ! Il regarda au-dessous de lui. Il y avait encore des enfants qui n'étaient pas couchés à cette heure...

Le consul de France ouvrit son Cahier page 66. Écrivit. Sauta une ligne. Puis : « Au-dessus d'une rue comme sur l'eau d'un fleuve, dont on boit et dont on prélève des échantillons ».

Il y a des époques dans la vie de l'humanité où la nécessité d'une secousse formidable, d'un cataclysme qui vienne remuer la société jusque dans ses entrailles, s'impose sous tous les rapports à la fois.

Princip toussa. Laissa ses yeux fatigués descendre quelques lignes plus bas. Lut :

A ces époques où la médiocrité orgueilleuse étouffe toute intelligence qui ne se prosterne pas devant les pontifes, où la moralité mesquine du juste milieu fait la loi, où la bassesse règne victorieuse, à ces époques la révolution devient un besoin ; les hommes honnêtes de toutes les classes de la société appellent la tempête, pour qu'elle vienne brûler de son souffle (il tourna la page) enflammé la peste qui nous envahit, emporter (il bâilla) la moisissure qui nous ronge...

Il n'alla pas plus loin. Il fallait dormir. Demain le monde se réveillerait avec lui. Le monde se réveillerait sans savoir. Les grands de ce monde. Les empereurs. Les archiducs. Les présidents. Les généraux, les amiraux. Les consuls. Sans savoir.

Il marqua la page du livre en brisant un peu plus la reliure, d'un mouvement sec et coordonné des poignets vers le haut. (Danilo détestait le voir faire cela.) Le livre était maintenant bien ouvert, mais la page gauche avait tendance à revenir. Il acheva de la fixer en passant à plusieurs reprises le poing droit fortement appuyé le long

¹. La propriétaire.

de la brisure. Voilà. Ça tenait. Posa le livre à même le sol, à côté du lit. Eteignit.

Gavrilo Princip s'endormit très vite, d'un coup, comme d'habitude. Il avait cette faculté.

Dans le noir, un rai de lumière en provenance de la lune tombait sur le livre ouvert, à la page où Princip l'avait abandonné. On aurait pu lire :

*Ce ne sont pas les sociétés secrètes, ni même les organisations révolutionnaires, qui portent le coup de grâce aux gouvernements...*¹

L'aire de forte pression qui s'étendait, depuis le 25 juin, sur l'Atlantique et l'ouest de l'Europe, se maintint durant les journées du 26 et 27. Le matin du dimanche 28, la pression barométrique restait élevée sur le centre et l'ouest de l'Europe, supérieure à 770 mm en Angleterre et au nord de la France. La faible dépression qui persistait dans les parages de l'Islande (758 mm à Reykjavik) s'était étendue vers l'est durant la nuit. Les températures continuèrent à s'élever lentement, avec une accentuation sensible à l'ouest du continent. La journée du dimanche 28 s'annonçait chaude et nuageuse. On prévoyait, à Paris, une température moyenne avoisinant les 19°C, supérieure de 1°4 par rapport à la normale². Le vent, très faible, soufflait régulièrement des régions nord-est et nord-nord-est, atteignant à peine, à certains moments, la vitesse de 4 m/sec.

Un jeune météorologue facétieux de l'observatoire du Parc de Montsouris annonça à ses collègues la formation probable de quelques fracto-cumulus dans le courant de l'après-midi. Comme d'habitude on ne le prit pas au sérieux, et il haussa les épaules d'un air découragé. En ôtant sa blouse, avant de les quitter, il les entendit parler avec exaltation de la dépêche des Indes, qui avait été reçue à La Haye, signalant un violent tremblement de terre au sud de l'île de Sumatra, dans la nuit de jeudi à vendredi. On

¹ . Pierre Kropotkine, *Paroles d'un révolté*.

² . Elle fut exactement de 18°8.